

Vieilles femmes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L' lapin.

Un bon vieux carbonnier m'a fait printe en mémoire
D'un porion d'la Belgique' cheull' viell', mais drôl' d'histoire :
Un jour, eun' femm' arrive à la maison d'un porion
D'mander pou qu'il augmint' les quinzain's dé s' garchon.
L'homme, tout à ses carnets, n' liév' seul'mint pas l' figure :
Carculer, à c' temps-là, ch'tot eun' bésonn' si dure.
I s' prépare, in sournois, à rouler des gros yeux,
Tant qu' l' femme pose à tierre un grand-panier d' péqueux.
Un panier à couvièp's, — vous savez c' qué j' veux dire? —
Al' lé met bin à plach', qué l' porion peche el vire...
Ch'ti-chi dit in grognant : « Vo n'infant, ch'est Charlot,
Et vous osez r'clamer pou c' petit minguerlot? [minte!
Vous frott's mieux d' bin l' norrir qué d' parler qué j' l'aug-
Laissez-min à m' n'ouvrach'; j' sus mate ed vous intinte
Et, tout in rinchonant, i tapot' su s' cahier,
Si fort qu'il fait tranner les couvièps du panier.
L'homme s' radouchit sitôt... Il a compris l'affaire.
Vous vous dit's : Ch'est bin drôl' ! — Mais v'la chi tout l'

[mystère.
L' chef a remarqué qu' ch'étoit les orell's d'un lapin
Qui f'sott'nt danser d' la sort' les couvièp's du quertin...
— « Nous verrons, nous verrons, qu'i dit à cheull' bonn'
[femme,
Vo jonne homm' si chétif est courageux tout d' même. »
— « Oh ! oui, dit l' mère in m'tant el panier sens sus d'sous :
Vous l'augmint'rot's seul'mint d'eun' pau' pièch' quarant'
[sous ? »

Là-d'sus l' lapin s'in sauv', contint qu'in l' débarrasse,
Sous l' pupitr' du porion. L' chef répond, tout bénasse :
— « Bonn' femm', partez tranquill', nous pins'ron à vo fleu :
Ch' t'un infant qui l' mérit', ch'est li m' meilleur hercheu ! »

*

Voici, en un soupçon de glossaire, la signification des mots qui pourraient arrêter nos lecteurs :

Bénasse, bien aise. *Bot*, boit. *Ch' ti-chi*, celui-ci. *Ch' tot*, c'était. *Cheulle*, celle. *Connos*, connais. *Couvièppe*, couvercle. *Drot*, droit. *Durance*, résistance, durée. *Düss*, où. *Femme* se prononce *faim*. *Gaigner*, épier. *Hercheu*, chargeur de houille au fond de la mine. *In*, on, en. *Intinte*, entendre. *Jonne*, jeune. *Loyé*, posé. *Minguerlot*, maigrelet. *Péqueux*, pêcheur. *Peuche*, puisse. *Porion*, contremaître dans les mines. *Quertin*, panier. *Queude*, coude. *Ravettier*, regarder. *Tou-dis*, toujours. *Tranner*, trembler. *Vire*, voir. *Vot*, voit.

LES MASQUES

Le nombre va diminuant d'année en année, des petits masques qui, les soirs de Sylvestre et de l'An, dans le tumulte de la rue où se presse la foule des promeneurs allant voir les « belles boutiques », jettent la note gaie de leurs costumes multicolores, et qui, à la barbe de la police, clémentine en pareils jours, lancent aux passants assourdis les faussets stridents de leurs trompettes, la malice de leurs lazzi.

C'est à Venise, dans les étonnantes fêtes de la belle époque de cette cité, qu'il faut rechercher l'origine des masques. Nul ne pouvait alors sortir dans la rue sans masque aux jours de carnaval, ou sans voile, à moins de s'exposer aux railleries et aux mauvaises plaisanteries.

Il semble que le visage humain veuille se cacher lors de ces folies, pour être plus libre ou, peut-être, en se dissimulant, s'oublier lui-même un instant, avec les soucis quotidiens qui marquent leurs traces sur les fronts. D'autre part, la curiosité prête à l'intrigue, l'inconnu aux quiproquos.

L'origine du masque remonte aux Egyptiens; dans les cérémonies funèbres, ils en couvraient le visage des momies.

Eschyle, chez les Grecs, les introduisit sur la scène tragique. L'ouverture de la bouche était pratiquée de façon à donner plus d'ampleur à la voix, ce qui était nécessaire dans les représentations du théâtre à ciel découvert.

Les Gallo-Romains prirent des masques pour les saturnales des calendes de janvier.

Les masques de velours et de soie, encore en usage de nos jours, les remplacèrent. On les appela « lousps » parce qu'ils faisaient peur aux petits enfants.

Peu à peu, le loup s'augmenta des barbes de

dentelles sous lesquelles on put lancer des traits à l'aise.

L'Italie, jusqu'au dix-huitième siècle, eut le monopole de la fabrication des masques.

Aujourd'hui, on en fabrique partout.

LO BOUNAN

DÉPATSEIN-NO, cliiau fémalle,
L'è lo moment de budzi.
Fède bourlâ cliiau z'ètaile
Po fabrequâ lè brecl.
Et pu vo, tanta Marienna,
Crâna fenna,
Lè fè prissant de pâna :
Prède clii bocon de couenna...
La miné ie va sounâ.

L'a vu chaleu, la toupena,
Le bûro l'è eimplièhi,
Budzi dan pè clia couensa :
Iè faut dau taillè brehli.
Betâde dein cliiau croubelhie,
Vo, lè felhie,
Lè merveille et lè bougnèt.
On n'è pas tâta-dzenelhie
Aô bounan ! faut de l'accouet.

L'è qu'âo bounan l'è la fita !
Quand arreve la veillya
On lè vâ, clielienneint la rita,
Très ti cliiau z'homme maryâ
Que vant bâire dâi topette,
Dâi quartette,
Dau vilhio et dau novî.
L'ant met lau balle carlette
Et s'ein baillant de djuvî.

Et de lè, dein lè carrâie,
Lè fenne fant la veillya
Faut lè vère, accaratâie,
Dèvesâ et barjaquâ.
Po sè baillè de la pince
Iè fant dinse :
Medzant dâi moui de brecl,
De bougnèt... et pas lè crinse.
Aprî, pouant recoumeinci.

Per vè lo pont dau velâdzo,
Fémalle et biau valottet
Vo z'ein fède dau tapâdzo
Ein danseint qu'onna serpet.
Hardi ! Louis, la Julie,

La Marie,
Et Tiennon, l'è la sophia !
Et pu vo, Frèd et Sophie,
Hardi ! l'è la mazourka.

On ein fâ dâi racaffâie. —
Quand s'ein vint, lo leindèman,
La fenna l'è eingonnâie,
Lo bouibo ie l'è tot bliian.
(Ah ! n'è pas ti lè dzo fita.)

A la tita
L'homme l'a pardieu bin mau,
La fémalla l'è mafita
Et lo valet l'è râipau.

MARC À LOUIS.

Appétissant. — Dans une petite auberge où se trouve une boulangerie :

— Dites-moi, madame l'hôtesse, vous seriez bien aimable de faire bassiner mon lit.

— Des bassinoires, j'en ai point ; mais, écoutez, je vas vous y fourrer une grosse miché qui sort du four.

Le merveilleux dans les chiffres. — Jean Maillon a beau être un de ces êtres peu aimables et peu généreux que nos paysans appellent des « creblia-foumère », cela n'empêche pas que chacun s'incline devant sa force de calculateur. N'est-ce pas lui qui disait l'autre jour :

— Les chiffres ont entre eux des rapports vraiment merveilleux ! Ainsi, tenez, en multipliant l'année de ma naissance par mon numéro du téléphone, puis en déduisant de ce produit l'âge de ma belle-mère, je trouve que la racine carrée du reste est exactement le numéro de ma maison.

VIEILLES FEMMES

VIEILLES FEMMES, c'est le titre d'un livre de Philippe Monnier, dont il vient de paraître une nouvelle édition chez A. Jullien, libraire, à Genève.

Le *Conteur* n'a pas reçu ce livre ; donc il ne lui doit rien, et donc ce n'est pas à titre de bibliographie qu'il en donne aujourd'hui, à ses lecteurs, quelques lignes à titre d'avant-goût. Lisez-les, Mesdames, et vous aussi, Messieurs, car nous ne croyons pas qu'il soit possible de parler avec un esprit, un sentiment à la fois plus respectueux et plus délicats de ces vieilles femmes que tous nous aimons, mais d'une affection souvent trop conventionnelle, si nous pouvons ainsi dire.

Dans la lettre-dédicace, adressée à « son ami », l'auteur écrit ceci :

« ... Ces vieilles femmes dédaignées, avec qui vous autres jeunes hommes êtes simplement polis, m'ont retenu par un lien charmant, d'une grâce pleine de mélancolie. Leur résignation paisible, leur indulgence extrême, leur condescendance infinie m'ont touché droit au cœur. J'ai été sensible à leur poésie de soleil couchant. Je me suis aperçu combien elles réclamaient peu des autres, et qu'elles nous donnent en définitive ce que les jeunes femmes nous demandent. Je me suis aperçu encore que si elles étaient vieilles, elles n'en restaient pas moins femmes, et que si leurs cheveux étaient gris ou blancs, ils avaient été noirs ou blonds. Tellement que je suis devenu leur ami, ou comme tu dis leur amoureux.

» Je le regrette à peine. Il y a, mon ami, à fréquenter les vieilles femmes, outre un plaisir très vif, un profit très réel.

» Elles conservent de leur sexe ce qui est l'essentiel, et peut-être l'essence, d'aimables et tendres qualités de courtoisie, d'aménité, de bonté, que l'âge, bien loin d'altérer, a au contraire affinées, et que le grand poète Puvion connaissait bien, lui qui, ayant à figurer l'« Urbanité » aux voussues de l'Hôtel-de-Ville, y évoqua une vieille femme dans le geste d'offrir une fleur.

» Elles savent causer, et elles restent à peu près seules à se rappeler cet art adorable. Elles ont vécu, c'est-à-dire qu'elles ont aimé et souffert, et elles sont généreuses, à qui les aborde, du trésor de leurs expériences. Au prix de quelles larmes, qu'elles cherchent à cacher, elles ont acquis une clairvoyance sereine, cette science excusante des hommes et des choses qui est une surprise et qui est un bonheur. Si leur jeunesse est morte, leur affection demeure. Elles savent s'en servir. As-tu réfléchi à tous ces sacrifices obscurs, à toutes ces dévotions d'aïeules, qui ont entouré, qui ont souvent permis tant d'existences humaines, fût-ce la plus illustre ?

» Dans la guerre implacable que les deux sexes se sont toujours livrés, elles ont mis bas les armes, et leur âge les classe à une place intermédiaire, entre les rangs des combattants. L'homme n'est plus pour elles l'ennemi, celui qu'il faut vaincre ou séduire ; c'est l'enfant, celui qu'il faut défendre et protéger. Le peu de coquetterie qui leur reste, elles l'emploient à le garder près d'elles. Leur pâle sourire ne sert plus qu'à consoler.

» Plus proches de la vie, pour elles quasiment terminée, n'ayant point été comme nous distraites de son spectacle par mille besoins subsidiaires, ayant assisté de la pierre de leur foyer à ses graves phénomènes, elles en ont mieux compris la valeur et le prix. Elles vont mourir, et elles sont déjà illuminées de la lumière de l'au-delà qui vient. L'importance des contingences se fait relative dans leurs âmes dégagées. Leur parole emporte la solennité d'un enseignement éternel.

« Saintes Catherines et saintes Elisabeths, douairières et servantes, bourgeoises et pay-

sannes, conteuses d'histoires, chanteuses de chansons, cueilleuses d'herbes, et ces petites vieilles au châle vert qui vont se chauffant au printemps le long des murs, j'en ai beaucoup rencontré sur mon chemin, de tout ordre et de toute condition. J'ai tâché de pénétrer dans leur clôture avec sympathie. Je les ai questionnées et je les ai écoutées avec recueillement. Le peu que je sais et que je veux, c'est peut-être à leurs leçons que j'en suis redevable... »

Langue universelle. — Dis donc, toi, connais-tu l'esperanto ?

— Qu'est-ce que c'est que ça, cette espèce de jargon que tu m'as fait entendre l'autre jour ? Horreur, c'est un vrai charabia !

— Pas tant que ça ; cela ressemble beaucoup à l'italien.

— Quelle preuve en as-tu ?

— Eh bien, l'autre jour j'ai parlé esperanto à un Italien et je lui ai demandé : « Comment trouvez-vous que je parle l'italien ? »

— Pas mal, m'a-t-il répondu, mais vous faites diablement de fautes. X.

On a perdu : — 1^o Un parapluie ayant le corbin tout droit, les baleines en jonc et la soie en coton.

2^o Un gant de femme jaune.

3^o Une broche de demoiselle nikelée du beau côté et picotée de rouille derrière.

Prière de rapporter, etc.

Instruction civique. — Echo des derniers examens de l'école primaire d'une petite commune, perdue dans la campagne vaudoise.

Constant à Pierre-Louis, qui cumule avec autant d'autorité que de dignité les fonctions de municipal et de vice-président de la commission scolaire, interroge le fils au marchand de bœufs, robuste galopin de 15 ans, grand amateur de nids d'écureuils et de pêche à l'écrevisse.

— Peu en fini avet toi su cet' instruction civique, dis-me voi enco ce que font les préfets ?

— Les préfets?... ce qui font?... Oh!... pas grand chose... Y f.....t à l'amende, au clou... y vendent des plaques de vélos... y...

— C'est bon, ça suffit. Au suivant.

A SON HOMME

UN de nos lecteurs veut bien nous communiquer la lettre suivante, qu'une bonne femme écrivait en 1847 à son mari, qui était parti pour le Sonderbund.

Nous retranchons les noms propres.

*** 14 novembre 1847.

Mon cher mari,

J'ai reçu ta lettre avec le cœur en joie et j'en remercie Dieu de t'avoir donné la santé et le bonheur d'être dans un bon village que Dieu vous conduise toujours et j'aurai foi en lui il vous à mener dans un village où les gens sont je les père des braves gens qui aiment les enfants de la patrie. Nous te sôteons des jours de joie et on tenbrasse tendrement sur tes deux joue en attendant de pouvoir le faire sur les lèvres. Emélie men bête elle me pousse tou le temps elle veut técrire, elle va le faire sans sela je n'aurai poin la paix sest toujours du même ici mais je men nuie beaucoup et sest avec un grand plaisir que jatant le 4 septembre récrit moi si je te demande pas trop Emélie est très pénible je me recomande à toi je n'ai que sette joie lire tes cartes je sui toujours la même chose il me semble un peut moïn bien mais s'est l'annui au revoir que Dieu te garde et te conduise et toujours tu sera contemps de ton entourage.

Nous nous aimons tellement est ne savons poin nous comprendre je voudrait tout te raconter mais quand je veut parler tu est si original et sévère alors mon cœur se ferme et je voudrait beaucoup de chose.

Ausé te parler franchement te raconter tous comme à une mère mais comprend je nause point il faut que je te regarde comme un maître sévère et non comme un époux où tu gronde où je reste sans reponce plusieurs fois j'ai voulu te parler de tous mon cœur mais donne moi le courage tu est mon apuis et j'ai besoin de conseil les tien me sont préférés et j'ai peur je nause poin parler quand tu est là espèrent que on se comprendra mieu après il faut lespèrent je voudrai temps te demander des conseil pour tous sans une bonne parole de celui qu'on aime s'est difficile de vivre jespère que tu sera comprendre se que on inore encore mais je taime tendrement et j'aime te causer avec enfentillage s'est mon bonheur et ma vie. Au siteplet comprend moi je te chérirai tendrement et nous seront si heureux adieu aux plaisir de te revoir selle qui taime de tous son cœur et qui téfidèle au revoir mes meilleurs vœux sont pour toi au revoir récrit nous ta femme.

MARIENNE **.

Je r'ouvre ma lettré pour te dire que si y se batent y te fot pas l'an mailer. Laisse-les faire. Panse à ceusse qui sont à la maison et qui tatendent.

La livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le sculpteur Dalou, par Andrée Myra. — Tante Josette, roman, par Henri-L. Magnin. (Sixième et dernière partie.) — Silhouettes d'étudiants slaves, par C. Charlys. (Troisième et dernière partie.) — Une voix d'outre-tombe. Les projets de lois fédérales sur l'assurance, par Numa Droz. (Seconde et dernière partie.) — Quelques souvenirs sur Frédéric Nietzsche, par Sillex. (Seconde et dernière partie.) — L'inutile labeur. Fragments de journal et réflexions d'un médecin de campagne, par le D^r Pierre. (Quatrième et dernière partie.) — La crise du Levant, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du tome LII.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 4, Lausanne.

Un problème. — Un invité, au domestique de la maison.

— Dites-moi donc l'âge des filles de votre maître.

— Ma foi, je ne le connais pas encore : je ne sers dans la maison que depuis huit ans.

Merci! — Un petit âne attelé à une lourde charrette montait péniblement la route d'Ouchy, ce que voyant, un jeune homme s'aida à faire avancer l'attelage jusqu'à la croisée de la Razude.

— Merci bien, monsieur, lui fit le conducteur, je vois maintenant que je ne m'en serais pas tiré avec un seul âne.

Au Foyer romand. — Déjà 23 ans depuis que le *Foyer romand* a fait son apparition dans ce monde. Il ne lui en a pas fallu autant pour se créer une place bien à lui dans la littérature romande. Comme d'habitude, il apporte cette année de quoi satisfaire tous les goûts : une chronique romande, de son directeur M. Ph. Godet, pour ceux qui aiment à la fin de l'année, à la résumer, une revue politique pour tous ceux à qui M. Albert Bonnard a fait aimer cette branche autrefois si aride, des pages scientifiques aussi amusantes que scientifiques sous la plume du D^r Krafft, une nouvelle de Benjamin Vallotton, où l'on retrouve ses qualités d'observateur sagace du petit peuple ; une autre nouvelle de Virgile Rossel, qui nous fait passer à l'autre bout de la terre romande, dans le Jura bernois, et d'autres nouvelles, une comédie en un acte de Berthe Vadier, et des poésies et des souvenirs. Il y en a pour tous les goûts, et quand on ferme le volume, on s'aperçoit que tout est pour tous les goûts.

Une petite querelle en passant à M. Virgile Rossel. Pourquoi met-il dans la bouche d'un de ses personnages, dans la seconde moitié du 18^e siècle, le mot de *mètre*, alors que le mètre et le système métrique ne datent que de la Révolution ? E.

Popo.

Au temps de la grande révolution, un violoniste italien, nommé Popo, jouissait à Paris d'une vogue prodigieuse. Popo aimait son art avec une ardeur, une passion, un enthousiasme que les perturbations politiques n'affaiblirent pas un moment.

Popo ayant été traduit devant le « Comité de Salut public » comme suspect de modérantisme, le président procéda à l'interrogatoire :

— Comment vous nommez-vous ?

— Popo.

— Que faites-vous ?

— Je joue du violon.

— Que faisiez-vous au temps du tyran ?

— Je jouais du violon.

— Que ferez-vous pour la République ?

— Je jouerai du violon.

Popo fut acquitté.

FAVEY ET GROGNOZ. — Une nouvelle édition de cette amusante brochure est projetée ; elle paraîtra aussitôt que le nombre des souscriptions sera suffisant pour couvrir les frais de publication. — On s'inscrit au bureau du *Conteur vaudois*, ou chez M. S. Henchoz, éditeur, Lausanne.

Les œufs de la guenon. — Il y a un demi-siècle, nous écrivit un de nos vieux amis, j'étais élève d'un de nos établissements cantonaux. Le programme de religion consistait dans l'étude de l'Évangile selon saint Matthieu. Au chapitre III, verset 4, on lit : « Or ce Jean (Jean-Baptiste) avait un habit de poils de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins ; et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. »

Le professeur s'adressant à un élève, lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce miel sauvage ?

— Du miel de bourdon, répond l'élève.

— Vous êtes, dit le maître, aussi fort en sciences naturelles qu'une dame de ma connaissance qui prenait les noix de coco pour des œufs de guenon.

Cherchez!

Un de nos abonnés pose la question suivante : Sur un prunier on a récolté 400 livres de prunes ; l'année précédente, l'arbre a donné du fruit, mais ce n'étaient pas des prunes. Qu'étaient-ce donc ?
Prime : 1 ex. *Pernette*, par Edouard Rod.

Théâtre. — Aujourd'hui, samedi 2 janvier, en matinée : *La Fille du Garde-chasse* ; en soirée, deux grands succès de rire : *Le Vieux Marcheur*, de Lavedan, et *Louie*.

Dimanche 3 janvier, en matinée : *Les Misérables*, le chef-d'œuvre de Victor Hugo ; en soirée : *Madame Sans-Gêne*.

Mardi 5 janvier : *Madame Sans-Gêne*.
Jeudi 7 janvier : *Shérlock Holmes*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, de Pierre Decourcelle, d'après l'original de Sir Arthur Conan Doyle et W. Gillette.

Kursaal. — Aujourd'hui, samedi 2 et demain dimanche 3 janvier, à deux heures et demie, spectacles de gala. Le soir, même programme. Les matinées seront terminées à cinq heures. Tout d'abord, le prestigieux Merci-Pinetti, illusionniste-magicien, qui donnera des tours tout nouveaux. Puis c'est Joë Will Joë, jongleurs comiques sans rivaux ; les Singes gymnastes, de Lamelet, grands quadrumanes étourdissants d'adresse et de drôlerie ; Lilia et Georges, un numéro comique, vraie nouveauté. Vues de premier choix et gaies au Vitographe. Les Lombards, équilibristes ; Raival, chanteur-imitateur bouffe, etc. — Jusqu'à 10 ans, les enfants ne paient que demi-place.

Théâtre Lumen. — On y donne entre autres, actuellement, deux vues qui, à elles seules, valent la visite. C'est d'abord « Buffalo Bill », qui est bien une des pièces les mieux jouées au cinématographe, tant au point de vue des paysages que des acteurs. C'est ensuite une parodie de l'instruction de l'affaire Steinheil, parodie désopilante, bien que très convenable. On se presse au *Lumen*.

Draps de Berne dans 25 nuances et qualité supr., chez *Walther Gygnax*, fabricant, *Bleienbach*. Demandez échantillons. (H7562J.)

R. d'action : Julie MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.